

## ❑ LE FAIT CULTUREL ET SA PRETENDUE INTRADUISIBILITE

Yamina HELLAL

Département d'Interprétariat et de Traduction

Université d'Alger

*« La traduction est comme un art de la fugue c'est-à-dire,  
si bellement, un renoncement qui accomplit »*

E. Glissant

L'idée de cette communication est venue de la lecture fortuite d'un article de critique littéraire, paru dans « Le Monde des livres », rendant compte de l'oeuvre de Glen Baxter, *Meurtres à la table de billard*. En voici l'introduction:

« Lorsque les Anglais définissent l'humour anglais comme une manière de se consoler de la perte de l'Empire, ... bien sûr, ils font de l'humour. Ils pratiquent le rire à contre-pente. Les mots *slapstick* ("farce"), *deadpan* ("humeur grave") *understatement* ("laconisme"), *self-mocking* ("ironie de soi"), **ne trouvent pas d'équivalents exacts en français** » (c'est nous qui soulignons).

Il y a là, à la simple lecture, deux erreurs qui sautent aux yeux du traducteur-praticien:

1) une confusion s'établit entre correspondances et équivalences (Lederer, 1994);

2) au niveau même des correspondances lexicales, on est frappé par l'aspect "transcodé" et l'impropriété de certaines: *deadpan*

appellerait plutôt "pince-sans-rire"; *understatement* suggérerait "litote"; voire "euphémisme"; *self-mocking*, surtout, serait, *a priori*, davantage "auto-dérision".

Partant de là, le propos, ici, est de s'efforcer de démontrer, exemples à l'appui, que le(s) fait(s) culturel(s) n'est (ne sont) pas source d'intraduisibilité, en soi et *prima facie*. Il s'agira donc de réfuter ce qui reste la plus tenace des idées reçues et préconçues qui s'attache à la traduction, idée souvent énoncée, comme dans l'exemple ci-dessus, par ceux qui ne la pratiquent pas.

Il est cependant nécessaire d'apporter quelques précisions préliminaires, afin de situer cette problématique dans sa véritable perspective.

On se tiendra loin du débat d'inspiration philosophique ouvert par le passé (et plus récemment, alors que se mettaient en place les prémisses d'une réflexion traductologique), débat sur l'intraduisibilité de principe, auquel se sont joints des auteurs qui étaient par ailleurs -et ce n'est pas le moindre des paradoxes de la traduction- praticiens eux-mêmes (Gide et Nabokov, par exemple). Ce débat, nécessaire et stimulant, désormais inscrit dans tout historique de la traductologie soucieux d'exhaustivité, pose l'"intraduisibilité" comme valeur essentielle, en s'enfermant dans un désir et un souci d'absolu: on sait désormais combien la trop fameuse "objection préjudicielle" condamne -condamnation qui résonne comme une damnation!- la traduction à une impossibilité théorique (sinon pratique), l'assimile à un acte contre nature et, de proche en proche, par métaphorisation (Berman, 1999) plus ou moins abusive, à un acte de défloration et de profanation. Cette vision, où l'original (surtout lorsqu'il était, comme alors, de l'ordre du sacré) est perçu comme porteur de sa propre intangibilité et, donc, sacralisé, ne saurait être le quotidien du traducteur moderne. Par conséquent, elle ne peut exister et se concevoir que dans un espace de pensée et de pratique qui n'est pas celui de la *praxis*, c'est-à-dire d'une pragmatique de la traduction qui, elle, pose d'emblée l'obligation de résultat.

Car, dans la vision résolument pragmatique de la traduction, qui est, par définition et par nécessité, celle d'un institut où elle prétend s'enseigner c'est évidemment le "faire" qui dicte sa loi, permettant de résoudre une tension paradoxale qui serait, autrement, intolérable. Or, pour prétendre "faire", il convient de substituer à la logique spéculative, le rationalisme relativiste de la communication, dans le prolongement duquel se situe, par exemple, la théorie du sens soutenue par l'équipe de recherche de l'ESIT (Paris III - Sorbonne Nouvelle).

C'est alors que, dans une relativité assumée, (qui d'ailleurs, n'est pas spécifique à la traduction, que l'histoire de la littérature et la genèse de toute écriture nous apprennent à faire remonter jusqu'à la difficulté ontologique du "dire"), il devient possible de définir la traduction, non plus comme une angoissante "trahison nécessaire", mais plutôt comme une "approximation idéale".

Si, donc, on se donne pour axiome et définition la traduction comme approximation idéale, on peut porter un regard tout à la fois plus nuancé, plus tolérant et plus vrai sur *l'acte de traduire*, en le soustrayant, en particulier, à la démarche circulaire du tout ou rien.

La démonstration/réfutation qui sera tentée ci-après se fondera sur un corpus de quatre exemples, puisés auprès de scripteurs faisant autorité par ailleurs: leur erreur commune est de trancher d'abord, en émettant un jugement catégorique, *puis* de penser et d'analyser, le tout s'opérant dans un processus probablement su-conscient.

Le terme doit être pris, dans son acception quasi mathématique de "tendre vers le plus proche", dans une vision dynamique.

Il est intéressant de relire, à cet égard, ce qu'écrivait le traducteur Jacques Decour dans son livre *Philisterbourg*: « En traversant la frontière, on entre dans un nouveau monde. Toutes les valeurs sont différentes, les symboles n'y sont plus les mêmes ... Les meilleures traductions ne sont qu'**approximations** » (C'est nous qui soulignons).

Mohamed Dib, quant à lui, dans son livre en forme de réflexion sur l'échange entre les cultures. *L'arbre à dire*, écrit: « Mais ne nous aventurons pas ... à donner des cultures du monde l'image de places

fortes retranchées derrière des murs infranchissables ... une culture s'approprie aussi, s'investit, l'esprit humain le permet qui ne connaît pas d'obstacles qu'il ne soit susceptible de vaincre ... A quel moyen l'immigré, le transfuge, va-t-il devoir alors d'entrer dans la place? Au *malentendu*... L'*entendu* sous couvert de *malentendu* ne nous tient pas à distance: il nous introduit chez l'Hôte... ».

Le premier exemple sera tiré de l'oeuvre de Milan Kundera, *Le livre du rire et de l'oubli*. La page 199 s'ouvre sur ce titre: "*Qu'est-ce que la litost?*" Puis vient ce qui suit: « *Litost* est un mot tchèque **intraduisible** en d'autres langues ... Pour le sens de ce mot, je cherche vainement un équivalent dans d'autres langues, bien que j'aie peine à imaginer qu'on puisse comprendre l'âme humaine sans lui. **Je vais donner un exemple...** » (C'est nous qui soulignons).

Trois remarques s'imposent d'emblée:

1) Ce n'est pas de sens qu'il s'agit, mais de signification d'un mot du code linguistique tchèque, signification qui renvoie nécessairement à un concept dont l'auteur lui-même nous dit qu'il a « peine à imaginer qu'on puisse comprendre l'âme humaine sans lui ». Il y a donc contradiction entre une pseudo-spécificité "culturelle" tchèque et l'universalité ressentie d'une émotion, d'un sentiment, d'une expérience partageable;

2) Ce n'est pas un "équivalent" que cherche l'auteur, mais une correspondance terme à terme d'une langue dans d'autres;

3) Ayant constaté un phénomène d'intraduisibilité, il aurait dû, en toute logique, s'en tenir là, puisque ce qui est intraduisible est, par définition, incommunicable. Mais le besoin de communication (devrait-on dire le "démon" de la communication), qui fait échec au renoncement, l'incite à tenter intuitivement la seule chose qui puisse donner à ce mot du sens, un sens aussi univoque que possible, et le rendre dès lors accessible, en totalité ou en partie; c'est-à-dire qu'il crée une situation réelle, possible, de communication dans laquelle interviennent et vont s'affronter de vrais acteurs, situation qui définit

des enjeux et une finalité. En d'autres termes, en donnant un/des exemple(s), il va raconter une histoire, créer un contexte discursif dans lequel le mot abstrait va s'incarner, acquérir, de ce fait, une réalité *hic et nunc*, ce qui va permettre au traducteur, F. Kérel, de mettre en place une stratégie d'insertion d'un emprunt grâce aux éléments de sens ainsi distribués: « ... Il se sentit diminué, mis à nu dans son infériorité ..., et il éprouva la *litost*... et il désespéra de lui-même et de sa vie ... Blessé et humilié ... ».

Kundera poursuit en proposant un deuxième effet d'actualisation/contextualisation:

« Ou bien [voyons] un autre événement de l'enfance de l'étudiant ... Il se sentait humilié, il avait envie de pleurer ... Alors, qu'est-ce que la *litost*? **La litost est un état tourmentant né du spectacle de notre propre misère soudainement découverte** ». (C'est nous qui soulignons).

A partir de là, et jusqu'à la fin de ce court texte, le terme tchèque *litost* que l'auteur continue à expliciter chemin faisant, simplement gardé en italiques, est intégré au texte français, littéralement phagocyté par lui, sans que le lecteur, rendu familier du terme par les différents gloses qui ont précédé, ne soit en rien dérangé par son "étrangeté": mieux, l'expérience douloureuse à laquelle le mot renvoie dans le vécu de chacun est si présente, si bien intériorisée grâce à l'ensemble du contexte, que le lecteur francophone de M. Kundera pourra être pris de l'envie d'adopter le terme et d'en faire lui-même usage, contribuant ainsi à sa diffusion. Ce n'est pas autrement que s'imposent dans la langue emprunteuse, des termes, qui très vite, cessent d'être ressentis comme étrangers quand, au-delà du signe, c'est une expérience cognitive au sens large qui est en jeu.

Ainsi donc, par l'effet d'une double contextualisation et d'une glose, l'auteur lui-même offre au traducteur des voies de contournement et d'accès indirect à un emprunt parfaitement bien intégré (Delisle, Lee-Jahnke, Cormier, 1999).

Mais, ce qu'il est saisissant de remarquer est que M. Kundera, aveuglé en quelque sorte par l'effet d'hypnose du mot original, commence par poser l'intraduisibilité *de principe*. Immédiatement après, il développe et met en place, autour de cet élément -qu'il vient de décréter intraduisible- du code linguistique tchèque, toute une stratégie discursive de contextualisation qui est une vraie maïeutique à visée traductionnelle. L'analyse constate donc que cette stratégie discursive a pour effet de mener à la traduisibilité évidente, dont Kundera apporte la preuve, de ce qu'il avait lui-même posé auparavant comme ... intraduisible!

Une situation très similaire se trouve reproduite dans le deuxième exemple. Il est emprunté à l'article du sociologie Loïc J.D. Wacquant, *The Zone* (dont seul le titre est en anglais), contribution à l'ouvrage collectif dirigé par P. Bourdieu *La misère du monde*.

Il y est question (p. 187), dans ce quartier du Bronx, d'un autre informateur du quartier, de qui l'auteur tient des "données précieuses sur les activités souterraines" d'un certain Rickey, « *hustler* professionnel, terme **proprement intraduisible** puisqu'il décrit un espace sémantique -et social- sans équivalent direct en français et qu'on peut, **en premier approximation** baliser par les notions de combine, débrouille, magouille, arnaque, filoutage et criminalité à l'esbroufe ... » (C'est nous qui soulignons).

Deux remarques s'imposent:

L'auteur confond correspondances lexicales et équivalences-en-contexte; toutefois, il ajoute "direct" (sans équivalent direct), laissant entendre ainsi, sans le vouloir, qu'il existerait des "équivalent" indirects, des voies d'accès détournées. Ainsi, il annonce, sans s'en rendre compte, sa propre énumération;

*On est en droit de supposer qu'il s'agit d'un "lecteur modèle" du type "lector in fabula".*

1) Il est permis de penser que la "première approximation" dont il parle et qui ressemble davantage à un inventaire non exhaustif a priori, d'ordre lexicologique, pourrait être "affinée", à condition qu'à

des significations énumérées et décontextualisées se substitue du sens, dans un contexte précis et des situations concrètes qui freinent la polysémie. Il n'empêche que cette liste non limitative, qui ouvre un champ expressif à explorer et fournit des pistes, est un démenti en soi de l'affirmation précédente d'intraduisibilité. Comme précédemment, M. Wacquant apporte lui-même la preuve que l'"intraduisible" pourrait se traduire.

Plus loin (p. 188), et après avoir proposé une longue définition du terme *hustler*, M. Wacquant fait un commentaire, en forme d'aveu précieux pour l'analyste, qui confirme que l'approximation peut parfois caractériser le dire original:

« Si cette définition paraît imprécise, c'est que le *hustler* est un personnage fuyant et **difficile à saisir dans la réalité même ...** » (C'est nous qui soulignons).

S'il en est ainsi, comment la traduction peut-elle être tenue pour responsable de mal cerner une réalité dont l'auteur reconnaît qu'elle est "fuyante" en soi, réalité extra-linguistique (le référent) que l'anglais lui-même, dit-il, peine à enfermer? Ce qu'il est permis d'espérer, dans le meilleur des cas, c'est que cette réalité fuyante, apparaissant dans un texte et un contexte qui lui donnent corps, puis acquérir plus de stabilité et d'univocité, permettant ainsi au traducteur, dans sa langue, de la rendre **au plus près** en fonction de paramètres contextuels et situationnels dont l'un des effets est précisément de borner/limiter la polysémie aléatoire du code et la polyvalence des concepts.

Le troisième exemple est tiré d'un article de critique cinématographique écrit à propos du film français de Robert Kramer "Walk the walk", présenté comme un "film-voyage".

« ... "Walk the walk" est un film difficile ... Son titre est à **peu intraduisible**. Il vient d'une expression américaine qu'affectionnaient les *Black Panthers* - *if you talm the talk, you've got to walk the walk* -

et qui signifie qu'il faut mettre ses actes en accord avec ses paroles ... Mais les mots en anglais suggèrent le déplacement, le trajet ... ».

L'article continue ainsi, à travers un commentaire-glose, qui est donc une analyse du film-texte, à présenter les lieux, les personnages, les tribulations de chacun les destins qui se croisent, les itinéraires disjoints, les voyages intérieurs, le morcellement d'une famille « ... dont les membres se sont séparés non parce qu'ils étaient devenus ennemis mais parce qu'à un moment ... être fidèle à la tendresse qui les unit exige que chacun suive son chemin ».

On est tenté de citer de nouveau Mohammed Dib: « ... Fait d'expérience courante y compris à l'intérieur d'une même culture: communication et compréhension ne s'instituent en tout état de cause que sur une écoute partielle, **approximative** de l'un par l'Autre... »; « Ainsi, quoi que nous voulions, quoi que nous en fassions, la réalité et la vérité de l'Autre (de l'Hôte) s'appréhendent, **comme il en va de notre propre réalité, notre propre vérité**, dans un perpétuel glissement de sens... Inventions et oeuvres ne germent jamais que sur les irrégularités de la pensée et du langage. Pour elles, s'établir **en sujets cognitifs absolus** serait se nier » (pp: 16 et 27, 28) (C'est nous qui soulignons) (id.).

Arrivé au terme de son propre lent cheminement dans le sens du film, l'auteur conclut ainsi:

« ... intrigante énergie. Celle, effectivement, de la marche pas à pas, de qui sait que le chemin compte davantage que le but. Et qui, précisément pour cela, exige d'aller au bout des choses. **Voilà, on aurait pu traduire le titre ainsi, aller au bout de choses** » (C'est nous qui soulignons).

Ce qui retient l'attention ici, et mérite d'être souligné, n'est pas tant qu'une traduction possible ait pu s'imposer avec le recul et l'appropriation permettant l'interprétation; mais que cette traduction soit suggérée par celui-là même qui, quelques paragraphes plus haut,

réagissant à l'effet d'hypnose d'un fait culturel inscrit dans la langue, énonçait une intraduisibilité de principe, dont il se démarque complètement, une fois dégagé de ce que Vinay et Darbelnet appelaient la "viscosité" d'un original.

On terminera sur un exemple tiré d'un article du *Nouvel Observateur*, "Les mots pour le dire", et sous-titré ainsi:

« Est-ce parce que les langues ont quelque chose qui ressemble à une âme? Toujours est-il qu'il est **des mots intraduisibles...** »

L'un de ces mots choisis pour illustrer le propos est le mot *saudade* du lexique portugais:

« Le *saudade*, mélange particulier de mélancolie et de nostalgie, est **intraduisible ches nous**. "La *saudade*", écrivait Pessoa, "**c'est une catégorie de l'esprit. Il n'y a que les Portugais qui puissent la ressentir!**" ». (C'est nous qui soulignons).

On ne s'attardera pas sur une démonstration déjà utilisée auparavant et qu'on peut reprendre pour l'essentiel, ici: la focalisation sur le mot du lexique rend aveugle à la glose spontanée; laquelle pourrait mener, à condition de poser l'existence et l'exigence d'un texte, à un emprunt intégré à une dynamique co-textuelle, contextuelle et textuelle.

On se permettra se répondre -toute révérence gardée- à l'écrivain Pessoa, que les Russes ont le mot *toska* (*mocka*) dont voici ce qu'en dit, dans sa préface, la traductrice Lydia Chewitzer de *Roman avec Cocaïne* de M. Aguéev:

« ... Comment, par exemple, traduire le mot "toska" qui semble à mi-chemin entre la tristesse, sentiment supportable et en tout cas statique, et le désespoir qui pousse au suicide. "Toska" n'est ni l'un ni l'autre, **il est spécifiquement russe...** Nous avons employé le mot cafard, mais nous ne sommes pas satisfaits (sic) pour autant ... » (C'est nous qui soulignons).

NB: notons que cette traductrice, praticienne, donc installée dans la logique du faire, propose une solution car elle a affaire à un texte, une oeuvre.

Le mot *toska*, centré être "spécifiquement russe" comme *saudade* est spécifiquement portugais, ne relèverait-il pas de cette "catégorie de l'esprit" qu'évoque Pessoa et qui, dès lors, permet d'accéder, par l'expérience humaine partagée tant rationnellement qu'émotionnellement, à un champ conceptuel commun, c'est-à-dire à une aire sémantique diversifiée où -il est vrai- s'entrechoquent les concepts, mais faisant espérer que s'éloigne le spectre de l'absolu de l'intraduisibilité? Il est permis de poser la question lorsque, par ailleurs (et dans le même article), on entend la romancière Nathalie Nothomb s'interroger ainsi à propos du mot japonais *napsukachi*:

« Au Japon, ... *napsukachi* signifie quelque chose qui touche au fond de l'âme, quelque chose .. de beaucoup plus puissant que la nostalgie à la française. Ainsi, un tableau qui évoque la *napsukachi* est-il un immense chef d'oeuvre. Ce qui est incompréhensible pour un Français ».

Est-ce si incompréhensible? Voire ...

### Conclusion

Ce qui permet, au praticien, de poser la traduisibilité de principe, dans une démarche quasi-antithétique, c'est précisément que les mots véhiculent des concepts tantôt souples, toujours polyvalents, rarement rigides, *concepts qui sont objets de connaissance et d'appropriation*. Chaque texte, donc qui réduit cette polyvalence, -et chaque contexte, infiniment renouvelé- appelle et génère sa solution inédite, originale, à la fois prévisible parce que puisant dans le code, et imprévisible parce que créative et adaptée, **au plus près**, à ce que le traducteur ressent comme le sens et la forme unis ensemble *nic et nunc*.

Ainsi donc, au postulat des non-praticiens préoccupés de correspondances lexicales entre codes, postulat de la pseudo-intraduisibilité des mots quand ils s'ancrent dans une culture, le praticien répond, en écho, par une traduisibilité de principe, encore qu'inscrite dans la relativité d'une "approximation idéale", portée par la réalité dynamique des textes.

Risquons-nous à dire, désormais, l'"approximation" du faire, ce qu'elle confirme d'ailleurs.

Donnons encore, pour finir, la parole à Mohammed Dib. « ... [Le malentendu nous sauve la mise ]. Faisant s'articuler un dialogue entre un étranger et un autochtone, quand l'un des deux au moins pratique la langue de l'autre, il permet, sur une solide assise d'incompréhension, à une **certaine compréhension de circuler**, en marge en dessous et **au dessus des discours** prononcés, laquelle ... finit par ouvrir une aire d'*entente* dans le champ même du malentendu ... » (C'est nous qui soulignons) (Idem, p. 28).

## BIBLIOGRAPHIE

### Ouvrages

- AGUEEV M., *Roman avec cocaïne*, traduit par Lydia Chweitze, P. Belfond, Paris, 1983.
- BERMAN A., *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Ed. du Seuil, Collection L'ordre Philosophique, Paris, 1999.
- DELISLE J., LEE-JAHNKE H., CORMIER M., *Terminologie de la traduction*, John Benjamins Publishing company, Amsterdam/Philadelphia, 1999.
- DIB M., *L'arbre à dire*, Albin Michel, Paris, 1998.
- KUNDERA M., *Le livre du rire et de l'oubli*, traduit du tchèque

par François Kérel, (nouvelle édition revue par l'auteur), Gallimard (collection Folio), Paris, 1978.

- LEDERER M., *La traduction aujourd'hui: le monde interprétatif*, Hachette, Paris, 1994.

- WACQUANT, L.D.J. "The Zone", in *La misère du monde*, Ed. du Seuil, Paris, 1993, pp. 187-195.

### **Quotidiens et périodiques**

- Le Monde "Un film-voyage contre le repli sur soi et la tentation sécuritaire", 21 novembre 1996, p. 30.

- Le Nouvel Observateur, n° 1776, 19 novembre 1998, pp. 32 et 34.